

À PROPOS DE LA ΣΥΓΓΕΝΕΙΑ ENTRE CITÉS

L'utilisation des termes de parenté dans les relations entre États a de tout temps servi à marquer fortement une relation particulière, mais n'a jamais atteint un développement comparable à ce qu'on observe en Grèce ancienne. C'est ce phénomène que j'ai analysé dans les inscriptions grecques¹. Au contraire de ce qui se passe à l'époque moderne, l'affirmation de la parenté, dans l'Antiquité, n'était pas une simple formule de style, mais était tenue pour vraie. Ainsi le vocabulaire de la parenté exprimait-il des rapports réels. Pour que deux cités puissent se dire « parentes », il fallait que certaines conditions fussent remplies car ce titre ne pouvait pas être accordé sans fondement. Pour comprendre ce phénomène, il faut partir d'un trait spécifique de la mentalité grecque. La plupart des cités, en effet, ne se contentaient pas de leur passé « historique », mais prétendaient faire remonter leur origine au-delà, à l'époque « mythique » en s'attribuant comme fondateur un dieu ou un héros mythologique. Cette caractéristique est à l'origine de la parenté entre les cités grecques car, tout naturellement, des cités fondées par des dieux ou des héros parents entre eux pouvaient en se recommandant de ce lien, se dire, à leur tour, parentes les unes des autres. La parenté entre cités remonte donc dans la grande majorité des cas à l'époque « mythique ».

Affirmer avoir été fondé à l'époque mythique n'était pas pure gloire. Certes, toute cité qui pouvait se prévaloir d'un dieu ou d'un personnage mythologique comme fondateur, ennoblissait par ce fait même son origine, mais possédait encore un autre avantage : les petites cités, situées loin du « cœur » de l'Hellade et fondées tardivement, à l'époque hellénistique, devenaient, par ce biais, aussi vénérables que les anciennes cités de la Grèce continentale comme Athènes, Argos ou Sparte et pouvaient rivaliser avec elles en prestige, ou du moins se placer sur pied d'égalité. Par exemple, la cité d'Aigée, en Cilicie, prétendait

avoir été fondée par Persée, un héros argien, lors de ses pérégrinations. Par cette légende, cette petite cité d'Asie Mineure se rattachait directement à Argos et pouvait se proclamer parente de cette prestigieuse cité puisqu'elle avait été fondée par un Argien.

Depuis longtemps, on a reconnu l'importance de ce phénomène pour les cités grecques, mais personne ne l'a étudié pour lui-même. On savait que les cités grecques avaient eu cette « manie » des généalogies et on ne se faisait pas faute de la rappeler quand on en possédait une attestation, mais on se bornait à étudier les parentés mythiques au cas par cas. C'est L. Robert qui, le premier, a reconnu la portée que revêtaient les mentions de parentés, et qui, à défaut d'avoir publié son livre sur *Les origines légendaires de Synnada et les parentés de peuples*, annoncé à plusieurs reprises², en a étudié certaines systématiquement³. Il insistait pour que ces liens fussent étudiés avec sérieux et écrivait, avec son épouse, qu'« ils (sc. les liens de parenté) ne doivent pas être traités dans un esprit de frivolité dogmatique »⁴.

C'est pourquoi, dans un premier temps, quand il s'est agi de fixer le cadre de mes recherches, il a fallu recenser systématiquement les mentions de parenté pour en avoir une vision d'ensemble et ne plus se contenter d'étudier le phénomène à travers un ou deux échantillons. Mais cela posait un problème méthodologique. De quelle manière procéder pour rechercher ces mentions de parentés dans les inscriptions ? Avant d'entreprendre la recherche, il fallait déterminer les termes servant à définir la parenté entre cités. Se livrer à une telle étude de vocabulaire impliquait une autre obligation : il fallait travailler sur des documents homogènes du point de vue de la langue. C'est pourquoi je me suis limité à l'analyse des documents officiels, c'est-à-dire des inscriptions, sans prendre en compte (du moins dans le *corpus*) les sources littéraires, trop disparates à cet égard. A l'intérieur de ce groupe de sources épigraphiques, plusieurs termes servent à marquer la parenté. Le premier est le mot *συγγενής* et ses dérivés qui signifie étymologiquement « issu du même sang ». C'est le terme de parenté le plus fort, celui qui indique le lien le plus étroit et, par conséquent, celui qui est utilisé le moins fréquemment. D'autres termes servent également à indiquer des rapports de parenté, tel celui d'*ὄλκεϊος*, de signification plus large et d'usage plus répandu. Étymologiquement, il signifie « familial, intime » et s'il arrive parfois que son sens se restreigne jusqu'à devenir synonyme de *συγγενής*, cette tendance n'est pas systématique. On peut voir concrètement l'utilisation de ces deux qualificatifs et saisir leur différence. Par exemple, la cité de Priène, de race ionienne, se dit tout à fait normalement parente — *συγγενής* — d'Athènes et d'Érythrées — elles aussi cités ioniennes — ainsi que de la Confédération ionienne. En revanche, aux cités non ioniennes comme Samothrace ou Magnésie du Méandre, les inscriptions de Priène n'accordent pas le titre de parent, mais

(2) Par exemple L. ROBERT, *Hellenica XI-XII*, Paris 1960, p. 520 ; Id., *Villes d'Asie Mineure*, Paris 1962², p. 251, n. 1.

(3) Voir par exemple son étude sur la parenté entre Argos et Aigée de Cilicie (*Documents d'Asie Mineure*, Paris 1987, p. 78-90 [= *BCH* 101, 1977, p. 120-132]) ou celle qui analyse les rapports entre les Éoliens et la cité d'Héraclée du Latmos (*Documents d'Asie Mineure*, p. 173-186 [= *BCH* 102, 1978, p. 477-490]).

(4) J. et L. ROBERT, *Fouilles d'Amyzon en Carie*, t. 1, Paris 1983, p. 162, n. 31.

(1) O. CURTY, *Les parentés légendaires entre cités grecques* [à paraître dans la collection de la IV^e Section de l'École Pratique des Hautes Études].

celui, plus vague, d'οἰκεῖος, «intime», qui atteste certes les bonnes relations entretenues par les cités, mais qui dénote également l'absence de lien de parenté. Dans des documents concernant d'autres cités encore comme Laodicée du Lycos, Parion ou Phocée qui ne sont pas ioniennes non plus, Priène ne mentionne même pas l'οἰκειότης, mais se contente de parler de cités amies et dévouées, φίλος καὶ εὐνοὺς.

Mais il y avait, dans l'Antiquité, une autre catégorie de cités en dehors des cités parentes, qui entretenaient des rapports privilégiés entre elles. Il s'agit des colonies et de leurs métropoles. Le lien entre ces cités, au contraire des cités parentes, n'est pas à rechercher dans le passé légendaire ; il n'est pas construit de toutes pièces, mais hérité de l'histoire et concrètement vécu. La colonie est issue de la chair de la métropole. On a souvent étudié les liens de toutes sortes (religieux, politiques, économiques ...) qui rattachent la colonie à sa métropole. Une colonie n'a pas besoin de se créer un passé légendaire pour justifier ses attaches avec la mère-patrie. Les rapports métropole-colonie sont donc très différents des liens que créent des parentés mythiques. D'ailleurs, une terminologie spécifique, distincte de celle de la parenté, est utilisée pour définir les liens de colonisation⁵. Il arrive cependant que la colonisation soit évoquée au moyen du vocabulaire de la parenté, mais même dans ce cas, quelque chose distingue la colonie de la cité parente par la mythologie. Prenons l'exemple de la cité de Cos et des réponses d'acceptation aux fêtes qu'elle organise en l'honneur d'Asclépios. Ces décrets, semblables dans la forme et sur le fond, se prêtent bien à une analyse comparative. Deux cités reçoivent des titres sortant de l'ordinaire. Il s'agit de Camarina et Géla, cités de Sicile, qualifiées à la fois de parentes et d'intimes, συγγενεῖς καὶ οἰκεῖοι. Elles cumulent des titres réservés habituellement à deux catégories de cités. Cela s'explique aisément, si l'on songe que toutes deux sont colonies de Cos. De manière identique, parmi les nombreux décrets relatifs aux fêtes en l'honneur d'Artémis, organisées cette fois-ci par Magnésie du Méandre, l'expression de «parent et intime», συγγενής καὶ οἰκεῖος, n'est accordée qu'une seule fois, à la cité d'Antioche de Pisidie, elle aussi colonie de Magnésie. Dans les trois cas, l'expression συγγενής καὶ οἰκεῖος ne sert pas à marquer des liens résultant de la parenté mythique, mais est utilisée pour exprimer des rapports plus étroits, ceux qui sont issus de la colonisation. Nous pouvons résumer ainsi les conclusions auxquelles nous aboutissons :

- a) une métropole entretient les rapports les plus étroits avec ses colonies. Pour les exprimer, elle se sert d'un vocabulaire spécifique ;
- b) un autre groupe de cités possède des rapports privilégiés ; ce sont les cités parentes, dont le lien remonte à un ancêtre commun mythique ; le lien est plus artificiel que pour le groupe précédent. Les deux groupes englobent des cités dont les liens entre elles sont différents et qui se servent d'un vocabulaire propre. Cependant l'expression qui sert à marquer la parenté la plus achevée et la plus étroite, συγγένεια καὶ οἰκειότης, c'est-à-dire le lien par la parenté doublé de l'intimité, est aussi utilisée pour exprimer le rapport métropole-colonie ;
- c) un troisième groupe est celui des cités qui ne sont pas apparentées mais entretiennent néanmoins des relations suivies, exprimées par le terme d'intimité, οἰκειότης ;

(5) M. CASEVITZ, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien*, Paris 1985.

d) le quatrième groupe enfin est constitué des cités qui n'entretiennent pas de rapports spécifiques et auxquelles ne sont octroyés que des qualificatifs banals, voire aucun titre.

Je terminerai ces observations sur le vocabulaire en invitant à écarter toute systématisation rigoureuse. La tendance que nous venons de voir ne saurait être érigée en loi. Il ne faut pas chercher dans les documents administratifs antiques, émanant de nombreuses cités, une cohérence rigoureuse. Cependant, cette classification, en dehors d'exceptions reconnues, est bien perceptible et peut être analysée.

Après ces considérations sur le vocabulaire, il est intéressant d'examiner de plus près la parenté, c'est-à-dire d'analyser son mécanisme, de voir la manière dont elle était fabriquée ainsi que les preuves qui servaient à l'étayer. Ce que je viens de mettre en lumière permet de supposer que lorsque deux cités se disent parentes, ce doit être pris au pied de la lettre. C'est un titre qui n'est pas accordé à la légère ; c'est pourquoi une cité ne peut pas se dire parente de n'importe quelle autre, mais doit remplir certaines conditions pour le mériter. L'une de celles-ci doit être que les fondateurs mythiques des cités parentes soient eux-mêmes parents. Ainsi la parenté entre Téos et Mylasa remontait-elle à Éole, puisque Téos avait été fondée par un descendant d'Athamas, fils d'Éole, et Mylasa par Mylasos, fils de Sisyphe, fils d'Éole également. Ce lien mythologique justifie le titre de parentes que s'octroient les deux cités⁶.

Samè, cité de l'île de Céphallénie, précise, dans un décret adressé à Magnésie du Méandre⁷, que les ambassadeurs magnètes ont montré que la parenté remontait à Magnès et à Céphale, tous deux fils de Déion.

Les cités de Priène et d'Érythrées sont parentes⁸. Ce lien s'explique par le fait qu'Érythrées passait pour avoir été fondée par Cnopus, bâtard de Codros et Priène par Nélée, petit-fils de ce même Codros. L'éciste de Priène était ainsi le neveu de celui d'Érythrées.

On pourrait citer d'autres exemples d'une parenté mythologique évidente. Mais le plus intéressant demeure la manière qu'eurent les Anciens d'établir une parenté là où elle n'existait pas. Nous allons prendre deux exemples des procédés auxquels les Anciens eurent recours pour établir artificiellement un lien entre les héros de deux cités qui appartenaient à des généalogies mythiques distinctes.

Une première méthode, assez fréquente, est celle que l'on pourrait appeler la méthode de l'homonymie. Elle consiste à identifier comme un seul et même personnage deux personnages distincts, appartenant à des généalogies différentes, mais portant un nom identique. Ainsi, par exemple, on observe que pour établir une parenté mythologique entre les cités crétoises et Téos, on recourut à ce procédé. La légende de fondation de la cité de Téos rapportait que la cité avait été fondée par un certain Mylasos, petit-fils de Glaukos. De leur côté les légendes crétoises donnaient à Minos, roi légendaire de la Crète, un fils du nom de Glaukos. Le moyen le plus simple pour établir une parenté entre la Crète et Téos consistait à identifier ces deux Glaukos pour n'en faire qu'un seul et même personnage. C'est certainement ainsi que les mythographes durent procéder ; on

(6) I. Mylasa 634.

(7) I. Magnesia 35.

(8) I. Priene 50.

connait en effet plusieurs autres cas de parenté qui ne peuvent s'expliquer que de cette manière.

On peut aussi mentionner la parenté entre Magnésie du Méandre et Mégalépolis⁹. La parenté évoquée tout au long de l'inscription doit unir Magnésie et Mégalépolis par l'entremise des généalogies d'Éole et d'Arcas, éponyme de l'Arcadie et de la Ligue arcadienne¹⁰. Or, les descendances de ces héros sont bien établies et l'on n'observe aucun lien entre ces deux branches qui puisse justifier le titre de « parents ». Les fils d'Arcas sont Élatée, Aphidas, Azan, ainsi que Triphylus qui a pour mère Laodameia¹¹. Mais un autre Élatée figure également dans les mythologies thessaliennes. C'est un seigneur de la race des Lapithes qui a pour fils Caenée¹² et l'Argonaute Polyphemos¹³. Or, Magnès et ses fils sont aussi de la race des Lapithes¹⁴. La boucle est bouclée : le héros Élatos figurant dans les deux généalogies pouvait aisément servir de lien pour établir la parenté entre Magnès, descendant d'Éole et Arcas, héros de l'Arcadie. D'ailleurs, les savants modernes ont souligné à plusieurs reprises l'assimilation du héros thessalien au héros arcadien¹⁵ et nous trouvons chez Apollodore la trace du mélange des deux généalogies, puisque le mythographe donne comme frère à Caenée, fils de l'Élatée thessalien, Ischys, fils de l'Élatée arcadien¹⁶. Si aucune indication ne permet d'affirmer que les théores magnètes ont établi leur parenté avec Mégalépolis par l'entremise de ce héros, nul doute en tout cas qu'ils durent recourir à des procédés identiques¹⁷ et que la parenté entre ces deux cités s'inscrit dans le cadre des rapports légendaires Thessalie - Arcadie.

Un autre procédé consiste à conserver le nom du personnage mythique, mais à lui attribuer une généalogie différente de celle qu'il possède habituellement.

(9) I. *Magnesia* 38.

(10) Sur l'importance d'Arcas dans les mythes fondateurs de Mégalépolis et de la Ligue arcadienne, voir les remarques de M. JOST, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris 1985, p. 448-449. L'inscription de Mégalépolis à Magnésie est d'ailleurs suivie de la liste des autres cités arcadiennes ayant accepté le concours instauré par Magnésie.

(11) Telle est la généalogie donnée par la base des Arcadiens à Delphes, *FD* III 1, 3 ainsi que par Pausanias 10, 9, 5, qui la décrit.

(12) *Schol. in Homerum*, II, 1, 264.

(13) *Schol. in Apollonium Rhodium* 1, 40.

(14) Cf. W. H. ROSCHER, «Lapithen», in *RLM s.v.*, qui recense tous les Lapithes mythiques.

(15) A. KIESSLING - U. VON WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, *Ischylos von Epidauros*, Berlin 1886, p. 59-60; O. WASER, «Elatos (4)», in *RE* V, 1905, col. 2241, «Die Namen Elatos und Ischys verbinden Thessalien mit Arkadien, und wahrscheinlich ist der Arkader E. identisch mit dem Lapithenfürst von Larisa» avec renvoi à Wilamowitz-Moellendorf; P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris 1951, s.v. Élatos, «comme beaucoup de héros arcadiens, Élatos a un doublet thessalien dont il se distingue assez mal»; B. HELLY, *Gonnoi. I : La cité et son histoire*, Amsterdam 1973, p. 65-66, à propos de la confusion entre l'Arcadien Gouneus et le héros thessalien homonyme.

(16) Apollodore 3, 10, 3.

(17) D'autres héros ont pu être invoqués pour justifier cette parenté, cf. B. HELLY, *op. cit.*, p. 66 «des liens s'établissent entre les héros arcadiens et les Lapithes, par l'intermédiaire de Gouneus, de Phénéos et Laonomé» et p. 67-68.

On constate ainsi que la Crète fabriquait des parentés avec les îles alentour en rattachant chaque héros éponyme de ces îles aux généalogies crétoises. Par exemple, Pholégandros, colonisateur de l'île qui porte son nom, était donné comme un fils de Minos¹⁸. De même, le héros Naxos, éponyme de l'île, devenait-il un petit-fils de Minos¹⁹. Toujours par le même procédé, Andreus — ou Andros²⁰ —, qui fut le premier colonisateur de l'île et lui donna son nom, possédait une généalogie flottante et passait soit pour le fils d'Anios, prêtre délien d'Apollon, soit pour celui d'Eurymachos, son frère²¹. Cependant, dans une tradition pro-crétoise transmise par Diodore²², Andros et Anion apparaissaient sur une liste de généraux crétois qui avaient reçu chacun en présent une des Cyclades. Andros avait hérité de l'île homonyme et Anion de Délos. Si, dans ce récit, le lien entre la Cyclade et la Crète ne passe pas directement par un descendant de Minos, du moins, la manière d'établir la parenté est analogue, puisque les relations remontent toujours au même épisode.

Ces exemples montrent que pour établir une parenté entre deux cités, il fallait se livrer à tout un travail de recherches érudites, d'analyse des variantes locales d'un mythe. Rien n'est plus révélateur à ce sujet que le travail sur les mythes de la Confédération lesbienne. À partir de décrets rendus en l'honneur de juges milésiens, L. Robert prouva l'existence, dès l'époque hellénistique, d'une Confédération lesbienne réunissant les quatre cités de l'île et dont le centre était le sanctuaire fédéral de Messon²³. C'est en raison de leur parenté avec Milet que deux cités de Lesbos lui demandèrent l'envoi de juges. La parenté entre Milet et Méthymne devait être équivalente à celle qui liait Milet à Érésos, car sinon il eût été impossible que des Milésiens fussent agréés par les deux cités pour constituer un tribunal neutre.

Pour que la parenté entre Milet et Érésos fût équivalente à celle qui existait entre Méthymne et Érésos, il fallait que les généalogies fussent clairement établies et admises par les deux cités. Or, il existait, pour chaque cité de l'île, différentes légendes de fondation que le patriotisme local avait développées en s'appropriant les héros prestigieux de Lesbos. Ainsi, Macar, le roi légendaire de Lesbos, dont le nom se trouvait déjà dans l'*Iliade*²⁴, était la figure centrale de plusieurs mythes pour chacune des quatre cités de Lesbos et sa généalogie n'était pas encore solidement fixée : dans certains récits, il passait pour l'époux d'Antissa et le fils de Mytilène, les éponymes de ces cités²⁵. Par contre, la cité de

(18) Étienne de Byzance, s.v. Φολέγανδρος.

(19) *Schol. ad Apollonium Rhodium* 4, 1492. Dans cette notice qui donne la liste des fils d'Akakallis, on a supposé que le nom Naxos était fautif et on a voulu le corriger en 'Οαζος, du nom d'un éponyme d'une cité crétoise. Cependant la correction n'est pas nécessaire. La présence de Naxos s'explique justement en raison de la parenté recherchée entre la Crète et les îles des Cyclades.

(20) La seconde graphie est attestée chez Étienne de Byzance s.v. 'Ανδρος.

(21) Étienne de Byzance s.v. 'Ανδρος.

(22) Diodore de Sicile 5, 79, 2. Dans les chapitres 78-79, Diodore rapporte la version crétoise sur Minos, Rhadamanthe et Sarpédon.

(23) *IG* XII Suppl., 139 A-B-C; cf. L. ROBERT, *REG* 1925, 29-43 (*Opera Minora* II, 721-735).

(24) Homère, *Il.* 24, 544.

(25) *Schol. in Homerum*, II, 24, 544. L'origine de ces versions provient sans doute de l'historiographie locale des cités d'Antissa et de Mytilène.

Méthymne s'appropriait le héros éponyme de l'île, Lesbos, et en fit l'époux de son héroïne éponyme, Méthymne²⁶. Cependant, parallèlement à ces légendes dans lesquelles les héros les plus prestigieux sont liés soit à l'une, soit à l'autre des cités, existe une tradition identique pour les quatre cités : Macar y apparaît en effet comme l'époux de Lesbos²⁷ et le père de trois filles, Antissa, Mytilène, Méthymne et d'un fils, Érèsos, éponymes de chacune des cités de l'île²⁸. Dans cette version, aucune des cités ne pouvait s'arroger une supériorité sur les autres, ni une ancienneté particulière, puisqu'elles étaient toutes filles de Lesbos²⁹. Ce travail d'égalisation au moyen des mythes de fondation ne peut s'expliquer que s'il fut consciemment et systématiquement accompli : seule l'institution, au début du I^{er} siècle avant J.-C., de la Confédération lesbienne, dans laquelle chaque cité avait une importance égale, permet d'expliquer ce phénomène. Le but était de ne créer aucune différence entre les cités-membres et de n'accorder à aucune ni prestige particulier, ni primauté sur les autres. Ce mythe fondateur persista durant toute l'existence de la Confédération, comme l'attestent les allusions de l'époque romaine. Ainsi un Lesbarque qui présida la Confédération reçut-il le titre de « fils de Lesbos »³⁰ et fut-il placé sur pied d'égalité avec les cités-membres. Un bienfaiteur et sa femme se voient octroyer les titres de « nouveau Macar » et de « nouvelle Lesbos »³¹.

En ce qui concerne la Confédération crétoise, le schéma est semblable. Les cités de l'île, aux origines et aux légendes diverses, au destin parfois opposé, se constituèrent en confédération au cours du III^e siècle avant J.-C., sous la double égide de Cnossos et de Gortyne. Or, comme dans le cas de Lesbos, la création d'une confédération nécessitait corollairement la mise sur pied d'une mythologie qui pût servir à la fois de préfiguration et de justification à la nouvelle structure politique. Le choix d'une figure mythique emblématique devait répondre à un critère essentiel : s'imposer, de manière incontestée, comme un héros reconnu par toutes les cités crétoises. Seul le roi Minos, que les traditions plaçaient trois générations avant la guerre de Troie, possédait l'envergure nécessaire à la fonction³². La thalassocratie, à laquelle restait liée son nom, légitimait les ambitions et les buts de la Confédération. En choisissant ce héros, la Confédération dut en présenter une version bienveillante et rejeter l'image défavorable, conservée dans diverses traditions, d'un Minos cruel et oppresseur. Certes, les parentés

(26) Cf. H. W. STOLL, « Lesbos », in *RLM*, col. 1955.

(27) *Ibid.*

(28) Pour Mytilène, Méthymna, Antissa et Érèsos, enfants de Macar, Étienne de Byzance, *ss.vv.*

(29) On observe que, pour mettre au même niveau les héros Macar et Lesbos, ce dernier change non seulement de statut mais aussi de sexe et devient femme.

(30) L. ROBERT, *OMS* II, p. 310-311.

(31) *Ibid.*

(32) On faisait régner Minos sur quatre-vingt-dix ou cent cités, mais il n'est pas possible de savoir si ce nombre représentait la totalité de l'île. Cependant, la tendance était naturelle à le considérer comme l'ensemble des cités crétoises. Ainsi, déjà au V^e siècle, un passage d'Euripide (fgt n° 472 Nauck, v. 2-3), contient l'idée que le nombre cent représente toutes les villes de la Crète. :

ἀνάσσω (sc. Minos)
Κρήτης ἐκατομπολιέθρου.

qu'établissait la Confédération crétoise avec les autres cités ne sont jamais justifiées ; on ignore leur origine ainsi que les héros qu'elles invoquaient. Cependant, Minos est le seul personnage mythologique qui puisse concilier les parentés si différentes et si géographiquement dispersées que la Confédération crétoise noue avec Ténos³³, Téos³⁴, Mylasa³⁵ ou même Aphrodisias³⁶. La thalassocratie de Minos était, en effet, un merveilleux instrument pour justifier de tels liens car elle passait pour s'être étendue à de nombreuses îles et jusqu'aux côtes de l'Asie Mineure. Cependant, pour qu'une cité pût se dire parente des Crétois, il ne lui suffisait pas d'avoir été soumise à leur autorité, encore fallait-il que des Crétois se soient implantés sur son sol et aient fait souche. Diverses descriptions de la thalassocratie coexistaient, dont certaines la présentaient comme une domination souple, qui s'était concrétisée par l'envoi, dans les Cyclades, de colonies de Crétois sous la conduite de fils de Minos³⁷. Ces traditions, probablement, étaient à l'origine des liens de parenté entre la Crète et les cités que les descendants de Minos avaient fondées ou gouvernées. Par l'intermédiaire de ces personnages, en effet, l'histoire mythique de certaines cités des Cyclades ou de l'Asie Mineure possédait un lien avec la Crète de Minos. Toutes ces observations contribuent ainsi à faire du roi crétois la figure idéale de la Confédération ; il possédait, en effet, un caractère pan-crétois qui lui permettait d'être accepté facilement par les membres du *koinon* et sa thalassocratie fournissait un modèle idéal pour la piraterie crétoise de l'époque hellénistique.

Les exemples que l'on vient d'étudier ont mis en évidence la cohérence dans l'utilisation du concept de parenté entre cités. Celle-ci ne peut être invoquée que dans des conditions précises, lorsque les héros de deux cités sont apparentés. Parfois, le lien entre généalogies va de soi ; dans d'autres cas, il faut recourir à divers procédés pour établir une parenté. Les inscriptions mettent en évidence un autre phénomène à propos des légendes locales. Il arrive parfois qu'une cité noue plusieurs parentés qui ne peuvent s'expliquer qu'en recourant à des mythes distincts. Cela oblige à admettre, dans l'histoire mythique d'une cité, l'existence de plusieurs systèmes mythologiques contradictoires, ou, à tout le moins, séparés. Comment était-il alors possible aux cités de les faire coexister ? Très probablement en les distinguant chronologiquement, en les faisant se succéder dans le temps ; c'est ce que L. Robert nomme « la notion d'*epiktisis* [qui] était bien commode pour multiplier les fondateurs »³⁸. L'exemple le plus parlant réside dans les deux parentés liant Samos, à une cinquantaine d'années d'intervalle, d'abord à Lébédos³⁹, puis à Antioche du Méandre⁴⁰. La première se justifie par

(33) Par exemple *IG* XII 5, 868 A, l. 13-22.

(34) Par exemple Ph. LE BAS-W. H. WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines recueillies en Asie Mineure*, Paris 1870, n°s 70-78.

(35) Par exemple *I. Mylasa* 641, 646, 650, 653.

(36) Ph. LE BAS-W. H. WADDINGTON, *op. cit.*, n° 1626.

(37) Par exemple Thucydide I, 4, 1 ; Diodore de Sicile 5, 84, 1-4 ; Plutarque, *Moralia* 603 B. Le passage de Diodore de Sicile mentionne en plus les côtes de l'Asie Mineure comme lieux colonisés par les fils de Minos.

(38) L. ROBERT, *Documents d'Asie Mineure*, 1987, p. 72.

(39) L. ROBERT, *Hellenica* XI-XII, p. 204-213 et photographie pl. VI.

(40) Ch. HABICHT, « Griechische Inschriften der hellenistischen Zeit », in *MDAI(A)* 72, 1957, p. 241-252 et photographie pl. 136.

le mythe de Proclès, descendant d'Ion, et l'un des colonisateurs de Samos. La seconde ressortit au mythe d'Ankaïos, autre colonisateur de l'île, qui avait épousé Samia, la fille du dieu-fleuve Méandre. Il s'agit de deux récits distincts, sans point commun. Cependant, il était possible de les concilier en plaçant Ankaïos et ses colons lélèges avant la Guerre de Troie et Proclès plus tard, à l'époque de la migration ionienne. Tel est le schéma rapporté par Pausanias⁴¹.

Cette façon de procéder apparaît aussi dans une inscription de Lampsaque⁴² dans laquelle la cité se targuait de sa parenté avec Massilia, comme elle colonie phocéenne, et de celle qui la liait à Rome, par l'intermédiaire de Troie-Ilion, puisque Lampsaque était une cité de Troade. Cette double parenté ne semblait pas contradictoire, puisque les Lampsacéniens l'invoquaient à tour de rôle dans la même inscription. Les deux systèmes mythiques de Lampsaque étaient d'autant mieux conciliables qu'ils appartenaient à deux sphères indépendantes. Alors que la parenté avec Massilia remontait à l'époque de la colonisation de Lampsaque par les Phocéens, celle qui liait la cité à Rome par le truchement d'Ilion relevait de l'histoire mythique. Les deux systèmes pouvaient aisément se combiner, étant donné leur nature différente.

On pourrait multiplier les exemples attestant la cohérence et le sérieux avec lesquels sont invoquées ces parentés.

On est en droit de se demander ce qui poussait les Grecs à penser leurs rapports en termes de parenté. Je ne crois pas que l'on puisse apporter une réponse définitive. On observe du moins qu'en se déclarant parentes les unes des autres, les cités grecques affichaient, par-delà leurs divisions ethniques et politiques, une origine commune face aux cités non hellénisées. En outre, la parenté entre deux cités créait des obligations morales, de la même manière que pour les individus une parenté implique des devoirs réciproques. Ainsi une cité parente se sentira-t-elle tenue de répondre avec plus d'empressement et de bienveillance qu'une autre cité aux demandes qui lui seront formulées.

Il est intéressant d'observer que le phénomène de la parenté apparaît dans les inscriptions au IV^e siècle av. J.-C. et perdure jusqu'au IV^e siècle après. Cependant, durant toute cette période, une évolution du phénomène est perceptible. Je me limiterai à un exemple. Au sujet de la cité d'Alabanda, on possède des attestations de parenté à partir de la période hellénistique. Au III^e siècle a.C., la cité, d'origine carienne, se déclare parente de tous les Grecs en général, sans préoccupation de liens généalogiques⁴³. Il s'agit là du cas d'une cité hellénisée cherchant à se faire admettre par les Grecs comme une des leurs. En se faisant officiellement reconnaître par les cités grecques comme leur parente, Alabanda la Carienne désirait obtenir un brevet d'hellénisme. Environ un siècle plus tard, la parenté de la cité a évolué et s'est transformée. Alabanda ne se pose plus en cité barbare désireuse de se faire admettre parmi les cités grecques, car son hellénisme ne semble plus devoir être prouvé ; il est maintenant admis naturellement. Comme tout autre cité grecque, Alabanda noue des relations de parenté avec Carystos⁴⁴ et justifie cette parenté au moyen des généalogies mythiques

grecques. On remarque ainsi en l'espace de deux siècles deux manières bien différentes pour la même cité de s'insérer dans un réseau de parentés. D'autre part, à l'époque romaine, la cité de Cibyra, tout en se proclamant colonie de Sparte, s'enorgueillira de sa parenté avec Athènes⁴⁵. Ainsi constate-t-on qu'à leur apparition, les parentés unissaient les cités grecques de même race, les enserrant dans un ensemble homogène (cités doriennes, ioniennes ou éoliennes). Au cours de l'époque hellénistique, la notion de parenté se modifia pour devenir, sous l'Empire romain, un instrument de prestige, permettant aux petites cités de se placer dans la lignée des glorieuses cités de la Grèce.

Je n'ai étudié la notion de parenté qu'à partir des documents officiels que nous livrent les inscriptions. L'analyse pourrait être étendue aux sources numismatiques et archéologiques, comme l'a fait L. Robert plusieurs fois⁴⁶. Cependant, le recensement de toutes les mentions de parenté dans des documents identiques permet d'avoir une vision globale du phénomène et d'en dégager les grandes tendances et le contexte général. Il est désormais possible de replacer les mentions particulières de parenté dans le cadre ainsi fixé.

Olivier CURTY,
Université de Fribourg (Suisse).

(45) *IG* XIV, 829, avec la restitution d'A. WILHELM in *AEM* 20, 1897, p. 78-79.

(46) Voir ci-dessus n. 3.

(41) Pausanias 7, 4, 1-3. Les différentes variantes, modifiant tel détail ou telle généalogie, ne sont pas prises en compte pour la démonstration.

(42) *I. Lampsakos* 4.

(43) *FD* III 4, 163.

(44) *IG* XII 9, 4.